

Article

« Écrits latins en Nouvelle-France (1608-1763) : premier état de la question »

Jean-François Cottier

Tangence, n° 92, 2010, p. 9-26.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/044939ar>

DOI: 10.7202/044939ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Écrits latins en Nouvelle-France (1608-1763) : premier état de la question

Jean-François Cottier,
Université de Montréal

Le latin et sa tradition culturelle et pédagogique représentent un point aveugle de l'histoire littéraire et culturelle québécoise. Pourtant, les textes rédigés dans cette langue sont nombreux et offrent un témoignage littéraire et humain qu'on ne peut plus ignorer. Cet article tente d'établir un premier état de la question pour les écrits de la Nouvelle-France, en distinguant les textes spirituels et historiques, caractéristiques du ^{xvii}^e siècle, et ceux plus scientifiques, davantage représentatifs du ^{xviii}^e siècle, tout en posant la question du choix de cette langue et de ce que celui-ci nous dit de la société qui les a produits.

Si étrange que cela puisse nous paraître, c'est d'abord en latin qu'on a écrit sur le Nouveau Monde [...].

Geneviève Demerson ¹

Le premier chapitre de toute histoire du latin au Québec et au Canada ² doit bien sûr tenter de rendre justice aux écrits latins de la Nouvelle-France qui, en marge des textes en langue vernaculaire, ont accompagné la conquête de cet immense territoire circonscrit ici à sa partie canadienne, soit à la vallée du Saint-Laurent, entre

-
1. Geneviève Demerson, « Langue ancienne et Nouveau Monde », dans Emmanuel Bury (dir.), *Tous vos gens à latin. Le latin, langue savante, langue mondaine (xiv^e-xvii^e siècles)*, Genève, Droz, 2005, p. 295.
 2. Pour une telle entreprise, qui n'en est qu'à ses balbutiements, l'ouvrage collectif de Minna Skafté Jensen (dir.), *A History of Nordic Neo-Latin Literature* (Odense, Odense University Press, coll. « Odense University Studies in Scandinavian Languages and Literatures », vol. 32, 1995) offre un excellent modèle méthodologique.

Québec et Montréal (alors appelé le Canada et qui correspond au noyau du Québec actuel) et à l'Acadie (qui englobe les actuelles Provinces maritimes)³. Une telle entreprise paraîtra sans doute paradoxale, puisque aujourd'hui, comme déjà au XVII^e siècle, la Nouvelle-France est décrite en termes de « misérables contrées⁴ », « terre de Cayn⁵ », peuplée d'Indiens à convertir, de missionnaires zélés et de coureurs des bois⁶, tous gens assez éloignés des préoccupations de la République des Lettres. Ainsi, quand Cyrano de Bergerac, dans *Les États et Empires de la lune* (ca 1657-1662), imagine l'arrivée spectaculaire de son héros Dyrcona en Nouvelle-France, celui-ci décrit son premier interlocuteur en ces termes : « un vieillard olivâtre, qui d'abord se jeta à mes genoux ; et joignant les mains en haut derrière la tête, ouvrit la bouche et ferma les yeux. Il marmotta longtemps, mais je ne discernais point qu'il articulât rien, de façon que je pris son langage pour le gazouillement enroué d'un muet⁷. » Après cet Indien nu, bredouillant un langage barbare, et donc incompréhensible, Dyrcona parvient à s'entretenir avec les soldats du fort grâce auxquels il finit par comprendre qu'il est tombé « en la Nouvelle-France⁸ » ; puis, en suivant une progression qui relève autant du social que du culturel, avec le « vice-roi », Monsieur de Montmagny, avec lequel il philosophe quelque temps, ayant finalement trouvé sur ces terres hostiles un interlocuteur valable, c'est-à-dire lettré⁹. De même,

3. Le reste de la Nouvelle-France s'étendait jusqu'au delta du Mississipi en passant par la vallée de l'Ohio, et ne représentait que quelques forts perdus dans l'immense territoire amérindien que la France a cru dominer jusqu'à la signature du traité de Paris en 1763 (voir Allan Greer, *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1998, p. 11-19).

4. Paul Lejeune, dans *Relations des Jésuites* [1858], Québec, Montréal, Éditions du Jour, 1972, t. I, p. 3.

5. Jacques Cartier, « Première relation », dans *Relations*, éd. M. Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 101.

6. Sur l'image de la Nouvelle-France, voir, par exemple, Marie-Christine Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2007, p. 49-55 ; et Brian Brazeau, *Writing a New France 1604-1632: Empire and Early Modern French Identity*, Farnham-Burlington, Ashgate, 2009.

7. Cyrano de Bergerac, *L'Autre monde ou les États et Empires de la lune*, éd. Madeleine Alcover, Paris, Honoré Champion, 2000, coll. « Sources classiques », n° 15, p. 12.

8. Cyrano de Bergerac, *L'Autre monde*, ouvr. cité, p. 13.

9. Sur le rôle de M. de Montmagny, non pas vice-roi mais gouverneur, voir la note de Madeleine Alcover dans Cyrano de Bergerac, *L'Autre monde*, ouvr. cité, p. 13, n. l. 120 ; p. 14, n. l. 126. Historiquement il semble bien que

dans la dernière *Histoire de la littérature québécoise*, parue en 2007, ouvrage excellent au demeurant, la première partie, consacrée aux « écrits de la Nouvelle-France », tient en une petite trentaine de pages (sur un ensemble de près de 700 pages)¹⁰, et pas une ligne ne mentionne l'important héritage latin qui, en volume, est au moins égal aux écrits en français. Quant à la fort utile *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, si elle accorde à quelques rares endroits une certaine place aux ouvrages en latin et à leur fonction pédagogique¹¹, c'est toujours en termes quantitatifs et on y chercherait en vain l'ébauche d'un *corpus*. Il y a plusieurs raisons à ce phénomène, dont la principale est liée au problème du statut littéraire d'une production textuelle qui oscille entre le document d'archives, le journal et la littérature, ce qui est encore plus vrai dans le cas des textes en latin¹². Une autre raison, tout aussi importante, tient au fait que le latin n'a pas pu bénéficier de l'intérêt « nationaliste » des

Montmagny fut homme à apprécier les belles-lettres, mais, comme le souligne aussi Pierre Ronzeaud, au-delà du référent réel, l'ouverture intellectuelle de Montmagny est liée à la stratégie narrative de Cyrano et au besoin qu'il a d'exposer son discours. Ces propos sont rapportés dans les actes du XXII^e Colloque du Centre méridional de rencontres sur le XVII^e siècle, Gênes, 23-25 janvier 1992 (Cecilia Rizza [dir.], *La découverte de nouveaux mondes : aventures et voyages imaginaires au XVII^e siècle*, Fasano, Schena, 1993, p. 85).

10. Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007.
11. Patricia Lockhart-Fleming, Gilles Gallichan, Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, tome I, en particulier, p. 57, 69, 142, 269, 309 et 411.
12. Ce problème du statut littéraire des écrits de la Nouvelle-France est d'ailleurs posé d'entrée de jeu par les auteurs de cette *Histoire de la littérature québécoise* dont la mise au point, très claire, me paraît intéressante à citer ici : « Cela dit, les écrits de la Nouvelle-France ne correspondent guère à l'idée moderne de littérature. Les visées proprement esthétiques y sont le plus souvent marginales, subordonnées à l'impérieuse nécessité que suscitent la découverte du territoire, la rencontre des Amérindiens et les aléas de l'établissement. Les historiens littéraires Camille Roy et Gérard Tougas ont tour à tour écarté ce qui s'était écrit avant 1760 sous le double motif que les auteurs de la Nouvelle-France s'adressaient à des lecteurs de la mère patrie et qu'ils pratiquaient des genres non littéraires. Mais cette position n'est plus défendue à partir de la Révolution tranquille. Les histoires littéraires de Pierre de Grandpré et de Laurent Mailhot intègrent le corpus de la Nouvelle-France. De nombreux chercheurs littéraires, après les historiens, consacrent alors d'importants travaux à cette période et présentent ces textes comme à la fois littéraires et québécois » (Michel Biron *et al.*, *Histoire*, ouvr. cité, p. 19). On peut renvoyer aussi aux propos liminaires de Gilles Marcotte et Léopold Leblanc dans *Anthologie de la littérature québécoise*, Montréal, l'Hexagone, 1994, t. I, p. vii-xi et p. 1-4.

années 1960 pour les premiers textes en français, considérés pour leur part, après bien des hésitations, comme fondateurs d'un Québec littéraire, et cela d'autant moins que la Révolution tranquille finit par rejeter dans un même mouvement aveugle l'Église, sa langue (le latin) et la culture humaniste qui en constituait le fondement. Pourtant, la moisson de textes latins est abondante et touche les mêmes domaines que la littérature vernaculaire sur laquelle elle apporte des lumières nouvelles et importantes : relation, récit de voyage, histoire, chronique, textes spirituels, scientifiques, linguistiques, liturgiques... Par ailleurs, l'usage même de la langue savante définit un rapport certain à l'écriture, tout en offrant un témoignage humain qu'on ne saurait négliger, deux critères à la base même des choix littéraires posés par exemple par Léopold Leblanc dans son anthologie¹³.

Sans qu'il soit déjà possible de proposer une étude exhaustive et complète des écrits latins de la Nouvelle-France, on voudrait tenter ici d'établir un premier état de la question qui se fonde sur les quelques travaux déjà existants, et qui concernent soit l'étude de tel ou tel texte précis, ou de tel ou tel personnage important, soit l'analyse de ce qui se passait à la même époque en France et en Europe. Cette étude préliminaire constitue bien sûr une invitation à réévaluer l'apport du latin et de la culture classique dans la constitution de la société québécoise, et à entreprendre de nouveaux travaux d'analyse textuelle et intertextuelle. Elle se veut aussi la première étape de l'établissement d'une bibliographie des écrits latins de la Nouvelle-France.

Le choix du latin

Un bon point de départ pour tenter d'appréhender les textes latins rédigés en Nouvelle-France, ou qui s'y rapportent directement, est l'article fondateur de Geneviève Demerson¹⁴, ainsi que le premier volume de l'ouvrage de Guy Lafleche sur *Les saints martyrs*

13. Léopold Leblanc, *Anthologie*, ouvr. cité, p. 1-297; voir en particulier p. 2-3: « Les textes furent soumis à deux grands principes de sélection: l'écriture et le témoignage humain. D'abord une certaine relation à l'écriture [...] aussi avons-nous également recherché les textes qui disent une certaine façon d'être homme. »

14. Geneviève Demerson, « Langue ancienne et Nouveau Monde » dans Emmanuel Bury (dir.), *Tous vos gens à latin. Le latin, langue savante, langue mondaine (XIV^e-XVII^e siècles)*, Genève, Droz, 2005, p. 295-308.

canadiens et sa *Bibliographie littéraire de la Nouvelle-France*¹⁵. En effet, ces travaux permettent d'identifier plusieurs compositions littéraires latines d'importance, dues très souvent à la plume de Jésuites français et qui apportent un témoignage très éclairant sur cette période et son contexte culturel¹⁶. L'une des femmes de lettres du xx^e siècle les plus férues de culture classique, Marguerite Yourcenar, avait déjà rappelé à sa manière le rôle fondamental que les Jésuites, et le latin, ont joué dans l'appropriation occidentale du Nouveau Continent. Ainsi, dans son roman *Un homme obscur*, publié à Paris en 1982, quand Nathanaël, le héros de l'histoire, assiste en Acadie un jeune jésuite dans son agonie et entame avec lui un dialogue en latin, véritable *lingua franca*, l'auteur décrit en quelques lignes importantes la volonté de ces prêtres de nommer, fonction noblement humaine, les nouvelles réalités qu'ils découvrent, et d'apprendre à communiquer avec ces êtres radicalement *étranges* et *étrangers*¹⁷ qu'il convient de convertir à la vraie foi :

Un canot fut détaché et amarré sur le rivage, mais les huttes éventrées n'offrirent pour butin qu'un petit tas de vêtements et de provisions de bouche, avec des livres et une boîte d'instruments dont le capitaine s'empara. Nathanaël constata qu'un père avait commencé un herbier; les feuillettes claquaient au vent. Il y avait aussi un calepin dans lequel un jésuite avait entrepris un vocabulaire de la langue indienne, avec à l'encre rouge les

-
15. Guy Lafèche, *Les saints martyrs canadiens. Histoire du mythe*, Laval, Singulier, 1988, tome I; *Bibliographie littéraire de la Nouvelle-France*, Laval, Singulier, coll. « Les cahiers universitaires du Singulier », n° 2, 2000, et <http://mapageweb.umontreal.ca/lafleche/>.
16. Il y a bien sûr d'autres instruments de travail bien connus et quelques articles utiles, mais rien qui ne donne vraiment un tableau complet des textes latins existants. On peut quand même renvoyer ici aux neuf volumes très précieux de Lucien Campeau, *Monumenta Novae Franciae*, Rome/Québec, Monumenta Historiae Societatis Jesu/Presses de l'Université Laval, 1967-2003, qui concernent la période 1611-1661 et dont les introductions, les bibliographies et les textes édités donnent un panorama exhaustif des écrits des Jésuites (dont une grande partie est en latin). D'une manière plus générale, voir aussi Carlos Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles/Paris, Picard, 1890-1916 [CD-ROM], ou la *Bibliotheca Missionum. Amerikanische Missionsliteratur 1492-1699*, reproduction de l'édition de 1924, Mansfield Center (Connecticut), Martino, 1999.
17. Sur cette question, voir les pages très éclairantes de Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au xvii^e siècle*, Paris, Fayard, coll. « Nouvelles études historiques », 2003, p. 19-26 et p. 478; et « *Exemplo aequo ut verbo*: The French Jesuits' Missionary World », dans J. W. O'Malley, s.j. et al. (dir.), *The Jesuits. Culture, Sciences and the Arts, 1540-1773*, Toronto, University of Toronto Press, 1999, p. 258-273.

équivalents latins. Nathanaël l'empocha, puisque personne n'en aurait voulu, mais le perdit par la suite¹⁸.

Comme l'a très bien imaginé Marguerite Yourcenar, et comme l'atteste aussi dans une moindre mesure la production en langue vernaculaire, les écrits latins en Nouvelle-France furent essentiellement dus à la plume des missionnaires, et en particulier des plus lettrés d'entre eux, les Jésuites, qui, pour les besoins de leur entreprise, illustrèrent certains des domaines les plus importants de la littérature comme l'histoire, la spiritualité, la liturgie ou la science. Quelques-uns de ces textes latins ont déjà connu l'honneur d'une traduction en langue moderne, française pour le traité *De l'âme éprise du Christ Jésus* du père Pierre Chastellain¹⁹ ou pour l'*Éloge des Montagnais* du père François de Crespieul²⁰, anglaise pour l'*Histoire du Canada* du père François Du Creux²¹ ou le traité *Sur le pays et les mœurs des Canadiens* du père Joseph de Jouvency²². D'autres, en particulier les écrits jésuites dans le cadre de l'édition monumentale de Lucien Campeau²³ ou dans la grande collection de Reuben Gold Thwaites²⁴, ont été édités dans leur

-
18. Marguerite Yourcenar, *Un homme obscur*, dans *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 924.
 19. Voir, ci-dessous, Pierre Chastellain, *Affectus amanti Christum Jesum, seu exercitium amoris erga Dominum Jesum pro tota hebdomada*, Paris, Bechet, 1648; et, pour la traduction française, Pierre Chastellain, *L'âme éprise du Christ Jésus ou Exercices d'amour envers le Seigneur Jésus pour toute une semaine*, trad. Joseph Hofbeck, Montréal, Guérin, 1999.
 20. François de Crespieul, *Pretiosa mors quorundam Algonquiorum et Montanensium*, introduction, présentation et notes de Léo-Paul Hébert, Joliette, Léo-Paul Hébert, 2006.
 21. Voir, ci-dessous, François Du Creux, s.j., *Historiae Canadensis, seu Novae-Fraeciae libri decem ad anum usque Christi MDCLVI*, Paris, S. Cramoisy, 1664; et, pour la traduction anglaise, François Du Creux, *The History of Canada or New France, by Father François Du Creux, s. j.*, trad. Percy J. Robinson, avec des notes de James B. Conacher, Toronto, The Champlain Society, 1951-1952.
 22. Voir, ci-dessous, Joseph de Jouvency, *De regione et moribus Canadensium seu barbarorum Novae Fraeciae*, Rome, Giorgio Placko, 1710.
 23. Lucien Campeau, *Monumenta Novae Fraeciae*, ouvr. cité.
 24. *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuits Missionaries in New France, 1610-1791. The original French, Latin and Italian texts, with English translations and notes*, éd. Reuben Gold Thwaites et Arthur Edward Jones, Cleveland, Burrows Bros. Co., 1896-1901, 73 vol., avec seulement une trentaine de documents édités directement en latin sur 73 volumes publiés, beaucoup d'autres étant donnés dans leur traduction anglaise ou française. Pour une étude comparée de ces deux entreprises, voir Luca Codignola, « The Battle is over: Campeau's *Monumenta* vs Thwaites's *Jesuit Relations*, 1602-1650 », *European Review of Native American Studies*, vol. 10, n° 2, 1996, p. 3-10.

langue originale ou parfois simplement traduits, comme la *Relation sur le tremblement de terre en Nouvelle-France* du père Charles Simon, traduite en latin et préfacée par le père François Ragueneau²⁵. Toutefois, en dehors des lettres et documents des Jésuites, aucun des textes latins de la Nouvelle-France n'a été édité, et si on veut les lire dans leur langue originale, il faut avoir recours aux quelques spécimens anciens qui ont survécu jusqu'à nous, ou aux manuscrits conservés dans les archives.

Quant à ce lien, très fort, entre les membres du clergé catholique (Jésuites, Sulpiciens, prêtres du Séminaire de Québec, religieuses...) et le latin, il tient pour beaucoup à la nature même de la formation humaniste reçue dès leur plus jeune âge par les futurs missionnaires, formation dont la maîtrise de la langue de Cicéron constituait l'articulation majeure²⁶: « l'homme de lettres conquiert le style par la latinité; donc par la parfaite maîtrise du latin des maîtres, surtout de Cicéron. La connaissance de la langue latine demeure le roc solide à partir duquel s'édifie celui des langues grecque, hébraïque, française, huronne²⁷. » Ce goût pour la littérature classique, mais aussi pour la réflexion linguistique, devait sans doute être plus ou moins présent chez nos Jésuites, mais la consultation du catalogue de la bibliothèque du père Potier, par exemple, montre que plus de la moitié de ses livres sont en latin, et qu'à côté des ouvrages théologiques attendus et des œuvres classiques de Cicéron, Horace, Ésope, Juvénal, Tacite et Térence, on trouve aussi de nombreux ouvrages modernes, scientifiques... et latins²⁸. Il est également assez significatif, dans le cas de la correspondance officielle²⁹, que le latin soit réservé aux missives destinées à Rome, alors que le français semble privilégié dans le rapport au supérieur direct. Dans le contexte religieux et politique du XVII^e siècle, on peut se demander alors dans quelle mesure le latin ne fut pas considéré sinon comme une « langue secrète », du moins comme un *medium* linguistique peu accessible aux non-clercs? Mais le latin sert aussi de *lingua franca* à l'élite cultivée de l'époque, ce qui explique son choix préférentiel pour les travaux

25. *The Jesuit Relations*, ouvr. cité, vol. 48, p. 182-222.

26. Voir Robert Toupin, *Les écrits de Pierre Potier*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, p. 17-19; et Françoise Waquet, *Le latin ou l'empire d'un signe. XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.

27. Robert Toupin, *Les écrits de Pierre Potier*, ouvr. cité, p. 1209-1230.

28. Robert Toupin, *Les écrits de Pierre Potier*, ouvr. cité, p. 19.

29. Le cas de la correspondance du père Pierre Biard est un exemple très clair de cet usage.

historiographiques, linguistiques ou scientifiques par des auteurs qui, par ailleurs, aiment aussi s'exprimer en vernaculaire³⁰.

Spiritualité et Histoire

Il est aussi intéressant que significatif que le premier ouvrage rédigé en latin en Nouvelle-France soit un texte spirituel. Il s'agit de l'œuvre du père Pierre Chastellain (1606-1684), directeur spirituel des Jésuites de Nouvelle-France³¹, qui l'intitula *Affectus amantis Christum Jesum, seu exercitium amoris erga Dominum Jesum pro tota hebdomada*, soit *L'âme éprise du Christ Jésus ou Exercices d'amour envers le Seigneur Jésus pour toute une semaine*. Rédigé en Huronie entre les années 1641 et 1646 et publié à Paris, chez Bechet, en 1648, il représente, aux dires mêmes de son auteur, le « premier fruit d'un champ récemment défriché³² » et propose une synthèse personnelle de la pratique missionnaire et des grandes inspirations mystiques de la tradition chrétienne sous la forme d'exercices spirituels répartis sur une semaine. La formation de Pierre Chastellain ressemble à l'éducation exigeante de beaucoup de Jésuites de son temps, en particulier à celle des futurs missionnaires³³. Il se trouva vite au cœur d'un réseau où l'on retrouve mêlé la Congrégation de la Sainte-Vierge³⁴, Charles Garnier et Isaac Jogues (qui peut-être lui donnèrent l'envie de partir en mission au Canada), le théologien Denis Pétau qui invitait ses élèves à dépasser la scolastique et à revenir aux Pères et aux grands courants de la pensée chrétienne (influence très visible dans le traité du père Chastellain), le père Nicolas Adam, son directeur qui

30. Marie-M. Martin, « Le latin au 17^{me} siècle », *La Revue des Deux Mondes*, août 1966, p. 575-586.

31. Sur l'auteur de ce livre, voir l'introduction de Joseph Hofbeck à sa traduction, *L'âme éprise du Christ Jésus*, ouvr. cité, p. vii-xxii.

32. Pierre Chastellain, *L'âme éprise du Christ Jésus*, ouvr. cité, p. 4 : « agri recens subacti primitiae qualescumque sunt placent commendatrice novitate ». Notre traduction : « Les premiers fruits d'un champ récemment défriché, quels qu'ils soient, sont sûrs de plaire par leur nouveauté. »

33. Voir Percy J. Robinson, « Introduction », dans François Du Creux, *The History of Canada*, ouvr. cité, p. xiv ; et François de Dainville, *L'éducation des Jésuites (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Minuit, 1978. Parmi les qualités privilégiées chez les futurs missionnaires qui devaient affronter une mission difficile, exigeante et pénible, on devait sans doute favoriser la force physique, les qualités linguistiques et une foi inébranlable...

34. Voir Joseph Hofbeck, « Introduction », dans Pierre Chastellain, *L'âme éprise du Christ Jésus*, ouvr. cité, p. xxv.

le forma à la spiritualité ignatienne et à la tradition mystique et qui partira au Canada avec Chastellain, Garnier et Jogues, et les Hospitalières de Dieppe, avec lesquelles il resta lié jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'à son retour de Huronie il sera confesseur pendant trente-deux ans chez les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec³⁵.

Sa mission en Huronie dura de 1636 à 1650³⁶, et son traducteur pense que c'est pendant les années 1639-1649, au moment où il devint l'âme et la tête de la résidence centrale de Sainte-Marie, près de la rivière Wye, qu'il composa son gros ouvrage spirituel, invitant en outre ses compagnons, comme Jean de Brébeuf ou Isaac Jogues, à eux-mêmes rédiger des textes relatant leurs expériences mystiques. À cet égard, il est intéressant de constater qu'il préféra s'exprimer en latin et eux, en français³⁷. Le livre fut achevé le 29 septembre 1646, imprimé en France en 1647, et sans doute rapporté en 1648, peu de temps avant la destruction de la mission huronne et l'anéantissement des Hurons³⁸ par les Iroquois. On est donc en droit de penser que cet ouvrage a pu être utilisé par les premiers martyrs canadiens, et qu'il exerça sans doute une forte influence sur des personnages que Chastellain rencontra ou dirigea spirituellement, comme Marie de l'Incarnation, madame d'Ailleboust, le gouverneur Rémy de Courcelle et le procureur général Jean Bourdon. À côté de quelques lettres de lui conservées, *L'âme éprise du Christ Jésus* est le seul ouvrage que nous a laissé cet auteur. Il s'agit d'un livre conçu sur le modèle des exercices spirituels ignatiens, eux aussi d'ailleurs rédigés en latin³⁹, mais pour la durée d'une seule semaine, en commençant par le dimanche et en assignant à chaque jour un thème associé au Christ : dimanche, le Christ dans sa gloire éternelle ; lundi,

35. Voir Lucien Campeau, *L'évêché de Québec (1674). Aux origines du premier diocèse érigé en Amérique française*, Québec, Société historique de Québec, 1974, coll. « Cahiers d'Histoire », n° 26.

36. Voir Lucien Campeau, *La mission des Jésuites chez les Hurons*, Montréal/Rome, Bellarmin/IHSL, 1987.

37. Toutes ces indications proviennent de l'introduction à la traduction du traité de Pierre Chastellain, par Joseph Hofbeck, *L'âme éprise du Christ Jésus*, ouvr. cité, en particulier les p. xiv-xxiv. Voir aussi Morris Bishop, « The Awareness of Canada in Seventeenth Century France », dans *Champlain: the Life of Fortitude*, New York, Knof, 1948, p. 362-363.

38. Voir Bruce G. Trigger, *Les enfants d'Aataentsic: l'histoire du peuple huron [Children of Aataentsic: A History of the Huron People to 1660]*, 1976], Montréal, Libre Expression, 1991.

39. Les *Exercices* ont été approuvés par Paul III et imprimés en 1548, soit un siècle exactement avant ceux du père Chastellain.

l'incarnation ; mardi, la vie cachée ; mercredi, la vie publique et sa prédication ; et, plus traditionnellement, jeudi, l'institution de l'Eucharistie ; vendredi, passion et mort ; samedi, mise au tombeau et résurrection. Il ne reste que six exemplaires de cet ouvrage : trois à Montréal, deux en Europe (Paris et Londres) et un en Chine (Shanghai)⁴⁰.

Le second ouvrage, publié un peu moins de vingt ans plus tard, se présente comme une histoire de la Nouvelle-France. *L'Historiae Canadensis, seu Novae-Franciae libri decem ad anum usque Christi MDCLVI* est rédigée en latin par le père François Du Creux et paraît dans une belle édition in-quarto de luxe comportant 800 pages et des planches (dont celle, célèbre, qui réunit les premiers martyrs canadiens) à Paris, chez Cramoisy⁴¹, en 1664⁴². L'ouvrage du père Du Creux couvre la période de 1625 à 1656, et représente donc, à côté de la correspondance des Jésuites ou de *l'Histoire de la Nouvelle-France* publiée pour la première fois en 1609 par Marc Lescarbot⁴³, une source importante pour l'histoire des commencements de la Nouvelle-France. Du Creux, originaire de la Saintonge, est connu également pour d'autres compositions latines⁴⁴, qui font qu'on peut le considérer comme un véritable

40. Voir Joseph Hofbeck, « Introduction », dans Pierre Chastellain, *L'âme éprise du Christ Jésus*, ouvr. cité, p. v.

41. Sur Cramoisy, voir Percy J. Robinson, « Introduction », *The History of Canada or New France*, ouvr. cité, p. ix, n. 1.

42. Pour une présentation rapide de ce texte, voir Colette Demaizière, « Comment, sous Louis XIV, voyait-on la "Nouvelle-France" in *Historia Canadensis* du jésuite François Ducreux, 1664 », dans *Acta Conventus Neo-Latini Hafniensis. Proceedings of the eight International Congress of Neo-Latin Studies, Copenhagen 12 August to 17 August 1991*, Binghamton, New York, 1994, p. 355-364.

43. *Histoire de la Nouvelle-France Contenant les navigations, découvertes, et habitations faites par les François es Indes Occidentales et Nouvelle-France souz l'avoëu et autorité de noz Rois Tres-Chrétiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'execution des ces choses, depuis cent ans jusques à hui. En quoy est comprise l'Histoire Morale, Naturele et Geographique de ladite province: Avec les Tables et Figures d'icelle. Par Marc Lescarbot, Advocat en Parlement. Temoïn oculaire d'une partie des choses ici recitées. Multa renascentur que jam cecidere, cadentque*, Paris, Jean Millot, 1609. Sur Lescarbot, voir Éric Thierry, *Marc Lescarbot (vers 1570-1641). Un homme de plume au service de la Nouvelle-France*, Paris, Honoré Champion, 2001.

44. Sur le père Du Creux, voir Percy J. Robinson, « Introduction », *The History of Canada*, ouvr. cité, p. x-xi et « Creuxius », *Canadian Journal of Religious Thought*, août 1926, n° 3, p. 323-334, de même que Casimir Hébert, « Le père François Du Creux », *Centenaire de l'histoire du Canada de François Xavier Garneau*, Montréal, Société historique de Montréal, 1945, p. 255-268.

humaniste, féru de culture classique et d'histoire. C'est d'ailleurs en tant qu'historien officiel de la Compagnie de Jésus qu'il s'attela, depuis Bordeaux, sans avoir lui-même jamais visité la Nouvelle-France, à la rédaction de ces *Historiae Canadensis*.

L'ouvrage est divisé en dix livres et mêle les événements historiques qui marquent la mission jésuite en Nouvelle-France à des remarques sur les coutumes des Indiens ou à des descriptions du nouveau territoire. Conformément au genre historique classique, c'est une œuvre rhétorique qui articule les événements aux descriptions dans une organisation dramatique. Sans surprise, on y trouve donc de nombreux jeux intertextuels avec la Bible ou avec les œuvres de Cicéron et de Virgile, l'ouvrage étant rehaussé par ailleurs de tous les moyens rhétoriques pour faire sentir la réalité de la sauvagerie de l'endroit et embrasser le spectre le plus complet possible des émotions : description d'une tempête et de la force des éléments de la nature, remarques sur la dignité des orateurs indiens ou la férocité des Iroquois, récit de l'attaque de pirates et de l'arrivée des Hospitalières et des Ursulines dans ce monde sauvage, annonce de la naissance de Louis XIV, narration des martyrs des pères Jogues, Brébeuf et Lalemant, relation de la destruction de la mission huronne et d'une étrange inhumation communautaire à Ossossané (fait prouvé depuis par l'archéologie), commentaires sur la puissance magique des sorciers et sur la mystérieuse danse du feu, et, par-dessus tout cela, des panoramas splendides et jusque-là inconnus, et un immense enthousiasme pour la découverte de ce Nouveau Monde et la conversion des Amérindiens⁴⁵. La foi des missionnaires illustre l'idéal mystique de la Réforme catholique⁴⁶, la beauté du style, celui plus littéraire et artistique de l'Académie française récemment fondée⁴⁷. On peut, en guise de conclusion pour la présentation de cet ouvrage, citer le jugement de Percy Robinson : « C'est un récit de la frontière, raconté par un latiniste aussi averti que n'importe quel autre grand latiniste de l'époque et où le latin ajoute une nouvelle province à son empire⁴⁸. »

45. Voir Percy J. Robinson, « Introduction », *The History of Canada*, ouvr. cité, p. xv-xvi.

46. Voir Dominique Deslandres, *Croire et faire croire*, ouvr. cité, p. 24-25.

47. Voir Percy J. Robinson, « Introduction », *The History of Canada*, ouvr. cité, p. xii-xiii.

48. « It is a frontier story told by a Latinist as expert as any of the great Latinists of the age, in which the Latin language adds another province to its imperial conquests » (Percy J. Robinson, « Introduction », *The History of Canada*, ouvr. cité, p. xv).

Dans le même esprit, on peut aussi rattacher au patrimoine latin de la Nouvelle-France, le *De regione et moribus Canadensium seu barbarorum Novae Franciae*, du grand latiniste et historien de l'ordre, Joseph de Jouvençy. Ce texte, publié séparément à Rome en 1710 à partir de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*⁴⁹, donne une description détaillée du pays et de ses peuples fondée sur les écrits de ses confrères. En effet, pas plus que Du Creux, Jouvençy n'a lui-même visité le Canada, mais son texte témoigne de ses qualités d'historien de l'ordre, de maître de rhétorique et de fin lettré et offre un exemple remarquable d'une réécriture interprétative, qui a recours à toutes les ressources des lettres classiques et chrétiennes pour instruire son public, mais aussi pour lui plaire et surtout le toucher. Plus que de simples comptes rendus de missionnaires, les œuvres de Du Creux et Jouvençy relèvent bien de l'Histoire au sens littéraire et édifiant où le Grand Siècle l'entendait alors⁵⁰.

Mais au fondement des ouvrages précédents, on trouve les *Relations* et les lettres de mission des Jésuites, qui constituent de fait l'« ensemble le plus massif et le plus important des écrits de la Nouvelle-France⁵¹ », textes pour lesquels l'usage du latin fut souvent privilégié. Ces relations se présentent comme des lettres dans lesquelles, chaque année, principalement entre 1632 et 1672, le supérieur des Jésuites de la Nouvelle-France, ou un de ses assistants, rendait compte, depuis Québec, au provincial de France et au général de Rome, du travail accompli. Ces textes, systématiquement publiés à Paris l'année qui suit leur rédaction⁵², forment un tout assez cohérent qui met en scène l'œuvre d'évangélisation des Jésuites en montrant le délicat travail d'intégration de la religion chrétienne et de sa culture dans l'univers païen des « Sauvages ». Ces textes ont bien sûr été déjà amplement étudiés⁵³, en

49. Joseph de Jouvençy, *Historiae Societatis Jesu, Pars quinta, tomus posterior (1591-1616)*, Rome, Giorgio Placko, 1710: t. V, livre XV, par. 10, p. 344-348 (http://www.uni-mannheim.de/mateo/camenahist/hsj/t52/HSJ_52_1.html).

50. Voir Anthony Grafton, *What Was History? The Art of History in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

51. Michel Biron *et al.*, *Histoire*, ouvr. cité, p. 29.

52. Voir *Histoire du livre et de l'imprimé*, ouvr. cité, p. 57.

53. Claude Rigault et Réal Ouellet, « Relations des Jésuites », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1980, t. I, p. 637-649 ; Pierre Berthiaume, « Les Relations des Jésuites: nouvel avatar de la Légende dorée », *Les Cahiers du Département d'études littéraires*, n° 9 (*Les figures de l'Indien*), 1988, p. 121-139 ; Guy Lafèche, *Bibliographie*, ouvr. cité, p. 46-59 et « L'analyse littéraire des Relations des Jésuites (1987-1994) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXX, n° 2, 2000, p. 89-112.

particulier par les historiens, mais l'intérêt pour notre sujet tient au fait que toute la documentation existante n'a pas encore été entièrement publiée⁵⁴ et la latinité de ces textes à peu près jamais étudiée, à l'exception notable d'un article récent dans lequel Haijo Westra et Milo Nikolic abordent spécifiquement cette question⁵⁵, en confortant l'idée que nos missionnaires jésuites du XVII^e siècle avaient une vraie culture latine classique⁵⁶. Aux *Relations* mêmes, il faut ajouter la masse des lettres et documents connexes édités scrupuleusement, pour les années 1602-1661, par Lucien Campeau, et recueillis aussi, mais moins exhaustivement, par Reuben G. Thwaites. De cette masse considérable de textes, il faudrait établir une cartographie des genres, repérer quels textes latins relèvent de la littérature (récits, biographies, histoire, etc...) et les étudier pour eux-mêmes. Enfin, à ces œuvres majeures, on peut encore ajouter, par exemple, les compositions liturgiques des sœurs ursulines⁵⁷ ou l'immense domaine des archives, comme les *Registres* paroissiaux.

-
54. Les *Monumenta Novae Franciae* de Lucien Campeau, ouvr. cité, entrepris dès 1967 et qui prévoyaient 15 volumes, en sont seulement au vol. 9, le matériel accumulé par l'édition de Reuben Gold Thwaites et Arthur Edward Jones (*The Jesuit Relations*, ouvr. cité) étant pour sa part très incomplet: voir Luca Codignola, « Compte rendu », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 44, n° 1, 1990, p. 97-103 (p. 99 en particulier).
55. Haijo Westra et Milo Nikolic, « The Sources of the Earliest Latin Descriptions of Canada and First Nations by the Jesuits », *Fons Luminis*, n° 1, 2009, p. 61-82.
56. Sur la culture classique des Jésuites, on peut renvoyer à l'étude de Rémi Ferland, *Les Relations des Jésuites: un art de la persuasion. Procédés de rhétorique et fonction conative dans les Relations du père Lejeune*, Québec, Éditions de la Huit, 1992; et à l'article de Normand Doiron, « Rhétorique jésuite de l'éloquence sauvage au XVII^e siècle. Les Relations de Paul Lejeune (1632-1642) », *XVII^e siècle*, n° 173, 1991, p. 375-402.
57. Christopher Jackson (dir.), *Le chant de la Jérusalem des terres froides*, Montréal, Studio de musique ancienne de Montréal, 1995, CD-audio. Sur Marie de l'Incarnation et le latin, voir ses lettres à la mère Marie-Gillette Roland, religieuse de la Visitation de Tours, 4 septembre 1640, p. 108; à une Dame de ses amies, 1648, p. 358; à son fils, 12 octobre 1655, p. 565; une ursuline de Québec au père Paul Le Jeune, jésuite, avant le 17 octobre 1655, p. 995; Anne de Sainte-Claire, à une ursuline du couvent du Faubourg Saint-Jacques, 2 septembre 1664, p. 969; à son fils, 1661, p. 661: voir Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, éd. G.-M. Oury, Solesmes, 1971.

Le latin, langue du savoir

Par ailleurs, comme à cette époque le latin est aussi la langue du savoir et de la science, on ne s'étonnera pas que c'est en latin que deux jésuites du XVIII^e siècle, le Belge Pierre Potier (1708-1781) et le Français Jean-Baptiste de La Brosse (1724-1782)⁵⁸ aient produit, à côté d'écrits plus édifiants, des textes pédagogiques et des ouvrages sur les langues amérindiennes. Du premier, nous avons conservé 38 cahiers de notes manuscrites dispersés dans différents fonds d'archives⁵⁹. Beaucoup de ces cahiers ne contiennent que des notes de cours (surtout en théologie), mais d'autres sont de véritables traités (en particulier pour la langue huronne), d'autres enfin, des notes de lecture qui nous donnent une bonne idée de ce qui intéressait le père Potier, mais aussi — et surtout pour notre sujet — de sa culture classique très solide⁶⁰. Ainsi, pour le latin, à côté de douze cahiers personnels de théologie et de deux cahiers de philosophie, conservés aux Archives du Séminaire de Québec, les Archives de la Compagnie de Jésus à Saint-Jérôme — récemment transférées au centre Bellarmin à Montréal — conservent 24 cahiers d'étude linguistique, dont les *Institutiones linguae latinae* d'Alvarez⁶¹ et l'*Explanatio rhetorica* du père Du Cygne⁶². Beaucoup plus significatif encore, les mêmes archives conservent cinq cahiers pour le huron, dont les quatre premiers sont en latin, le cinquième en langue huronne et en latin : les manuscrit huron 1 et 2, *Radices linguae huronicae*, qui sont les deux manuscrits du père Étienne de Carheil sur les racines huronnes, conservés à Lorette où le père Richer a pu les confier au père Potier pour qu'il les recopie⁶³. Il termina le premier cahier le 22 décembre 1743, le second le 18 février 1744. Arrivé à Détroit le 25 septembre, il rédigea un recueil original sur les éléments de la grammaire huronne, suivi

58. Sur le père de La Brosse, voir Léo-Paul Hébert, *Histoire et légende sur les rives du Saint-Laurent et du Saguenay au 18^e siècle : le dossier du P. de La Brosse*, Université de Paris IV-Sorbonne, thèse polycopiée, 1980, 2 vol., repris dans *Histoire ou légende? Jean-Baptiste de la Brosse*, Montréal, Bellarmin, 1984; voir, pour notre propos, le ch. 3, intitulé « Les écrits du P. de la Brosse », p. 175-273.

59. Voir Robert Toupin, *Les écrits de Pierre Potier*, ouvr. cité, p. 1161-1207.

60. Voir Robert Toupin, *Les écrits de Pierre Potier*, ouvr. cité, p. 1161-1197.

61. *De Institutione grammatica libri tres integri, ut ab auctore sunt editi, nunc emendatius excusi*, Cologne, Birkman-Arnold Mylius, 1596.

62. *Explanatio Rhetorica, studiosa juventuti accomodata*, Liège, Jean-Mathias Hovius, 1659. Il existe de très nombreuses éditions de cet ouvrage devenu un véritable classique dans les collèges des Pays-Bas et d'Allemagne.

63. Voir le fac-similé en ligne : http://www.archive.org/stream/reportontario15ontauoft/reportontario15ontauoft_djvu.txt.

d'études sur les racines, achevées le 21 mai 1745. Dans les années suivantes, le père Potier reprit tout le travail de rédaction, l'augmenta et le termina en septembre 1751 : les manuscrits huron 3 (*Elementa grammaticae huronicae. Radices huronicae*), huron 4 (*Radices huronicae*) et huron 5 (*Extraits de l'Évangile, De religione*⁶⁴, *Varia*).

Quant au jésuite Jean-Baptiste de La Brosse, cet ancien professeur de latin et d'humanités est l'auteur d'un dictionnaire latin-montagnais, d'un *Liber superstitionum* aujourd'hui perdu⁶⁵, d'*Animadversiones* et d'*Annotationes*⁶⁶, d'un cours de philosophie⁶⁷, de registres de mission publiés récemment par Léo-Paul Hébert⁶⁸ et d'un catalogue des Amérindiens de Tadoussac (*Catalogus generalis totius Montanensium Gentis*)⁶⁹. Il est également l'auteur de lettres en français⁷⁰, d'un dictionnaire latin-abénakis et d'un abécédaire abénakis⁷¹, d'une grammaire montagnaise en latin, d'un dictionnaire latin-montagnais et d'un abécédaire montagnais⁷², d'ouvrages de pastorale en langue amérindienne, comme une traduction de la Bible⁷³, un catéchisme en montagnais⁷⁴ et, enfin, de calendriers montagnais⁷⁵. En ce qui concerne le latin du père de La Brosse, on peut citer le jugement de son meilleur connaisseur, Léo-Paul Hébert :

-
64. John Steckley, *De religione. Telling the Seventeenth-Century Jesuit Story in Huron to the Iroquois*, trad. John Steckley, Oklahoma, University of Oklahoma Press, 2004.
65. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 228-235.
66. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 256-263 et suiv.
67. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 236-237 ; et Yvan Lamonde, *La philosophie et son enseignement au Québec (1665-1920)*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1980, p. 42 et suiv.
68. Léo-Paul Hébert, *Le troisième registre de Tadoussac. Miscellaneorum liber (1691-1758)*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1973 ; « Les annales du père Jean-Baptiste de la Brosse, s.j. », *Saguenayensia*, n° 16, 1974, p. 75-94. Le texte du père de La Brosse s'étend du milieu du folio 87, v°, jusqu'au milieu du folio 90, r°, soit un total de 145 lignes réparties sur cinq pages de format 25 × 18 cm ; *Le quatrième registre de Tadoussac. Magnus liber*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1982.
69. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 209-215.
70. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 98-133.
71. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 237-242.
72. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 243-255.
73. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 264-265.
74. *Nehiro-Inrinivi*, premier livre en langue amérindienne, imprimé au Canada en 1767 ; voir *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 266-273.
75. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 216-227.

Le latin des *Annales* est à la fois élégant et recherché [...]. Parfois la hâte et la rapidité se manifestent par des distractions, des mots passés, des répétitions. On peut sans doute se présenter le missionnaire en train de rédiger au fil de la plume le compte rendu de son ministère des années écoulées. La syntaxe est peu compliquée (un seul cum avec le subjonctif). Il s'agit d'une langue soignée, mais sans complication, comme celle que devaient parler les professeurs du temps devant leurs élèves. Le vocabulaire latin est particulièrement riche. Sur un total de 976 mots que comptent les *Annales*, il y a 507 mots différents. On sent le professeur qui connaît à fond ses auteurs latins, et aussi le linguiste qui a sur le métier un dictionnaire montagnais-latin⁷⁶.

Parmi les textes ou les ouvrages déjà connus, signalés ou étudiés, on peut encore citer des textes non pas rédigés en Nouvelle-France, mais qui la concernent en tout ou partie, comme le *De philosophia Canadensium populi in America septentrionali balbutiente dissertatio quam introductioni in philosophiam* (1707) dans lequel Schramm⁷⁷ discute longuement l'œuvre entière de Lahontan⁷⁸, ou le récit de voyage du botaniste finlandais Pehr Kalm qui visita la Nouvelle-France durant l'été 1749, et qui entremêle ses remarques de botanique, souvent en latin, à des réflexions plus générales sur le pays qu'il découvre.

À propos de l'usage même du latin, on peut d'ailleurs souligner ici que ce scientifique du Nord, bien formé aux humanités et qui s'exprime volontiers en latin, se plaît à souligner que les Canadiens ignorent cette langue :

La seule erreur en cette affaire, c'est que la plupart des prières, même les plus courantes, se disent en latin, langue qu'une grande partie des gens ne comprennent pas. Et c'est une chose comique que d'entendre un homme dire sa prière en latin, langue qu'il ne comprend pas, et ne même pas savoir lui-même ce qu'il dit en priant⁷⁹.

76. Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende?*, ouvr. cité, p. 135 et p. 447.

77. *De philosophia Canadensium populi in America septentrionali balbutiente dissertatio quam introductioni in philosophiam*, Helmstadt, s. n., 1707, 24 p., traduit par A.-M. Étarian sous le titre « La philosophie balbutiante des Canadiens », dans Réal Ouellet, *Sur Lahontan*, Québec, L'hétrière, 1983, p. 73-97.

78. Réal Ouellet, « Lahontan et Exquemelin : deux exemples de dérive textuelle (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Tangence*, n° 74, hiver 2004, p. 45-57.

79. Jacques Rousseau, Guy Béthune et Pierre Morisset, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Cercle du livre de France, 1977, p. 49. Cette critique est récurrente chez les humanistes depuis Érasme.

[...] Tout cela est récité en latin, bien que souvent ceux qui prient ne comprennent pas cette langue et ignorent le sens de ce qu'ils récitent. Quand toutes les prières sont achevées, les soldats lancent le cri de *Vive le Roy*, et c'est à peu près tout ce qu'ils comprennent de ce qui a été récité⁸⁰.

Il va même jusqu'à soupçonner l'évêque de Québec d'être un piètre latiniste :

Je soupçonne que c'est là la raison pour laquelle l'évêque de Québec n'a jamais osé m'inviter à dîner chez lui et qu'il a toujours évité ma conversation ; le peu de fois qu'il s'est entretenu avec moi, il le fit toujours en français, sans que je puisse tirer de lui un seul mot latin ; on m'a pourtant confié qu'il avait été convié de façon pressante par le général Galissonière à me faire l'honneur de m'inviter à sa table, lorsque, de mon côté, je lui rendis visite⁸¹.

Mais il faut sans doute voir derrière ces critiques qui concernent M^{sr} Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand, évêque de Québec de 1741 à 1760, ancien élève des Jésuites du Collège de la Flèche et docteur de la Sorbonne, plus de persiflage de la part d'un pasteur protestant à l'égard d'un évêque catholique qu'un tableau exact de la situation...

Conclusion

On l'aura compris, ce premier tour d'horizon a mis en lumière beaucoup de textes déjà repérés ici ou là, mais très rarement étudiés pour eux-mêmes et presque jamais encore édités ou traduits. Le travail à faire en la matière est considérable et ne manquera pas d'apporter bien des éléments de réflexion à notre connaissance de l'histoire culturelle, mais aussi religieuse et politique non seulement de la Nouvelle-France, mais aussi de l'Europe en général et de la France en particulier. L'autre aspect tout aussi important que ces études ne manqueront pas de développer est une meilleure connaissance de ces prêtres qui ont littéralement construit cette nouvelle société et sa langue, en emportant avec eux une vision du monde informée par un catholicisme triomphant, mais fondée aussi sur une culture humaniste pluriséculaire qui leur

80. Jacques Rousseau, Guy Béthune et Pierre Morisset, *Voyage de Pehr Kalm*, ouvr. cité, p. 215.

81. Jacques Rousseau, Guy Béthune et Pierre Morisset, *Voyage de Pehr Kalm*, ouvr. cité, p. 439.

a permis de penser ce rapport, à la fois nouveau et déjà expérimenté par les Anciens, à des êtres « sauvages », éloignés pendant des siècles de la « civilisation », mais que leur culture humaniste les autorisait à considérer comme des humains, dignes d'intérêt et de considération, comme l'attestent de manière très émouvante les réflexions d'un Louis Nicolas ou d'un Jean-Baptiste de La Brosse dans leurs introductions à leurs grammaires de l'algonquin ou du montagnais. Ainsi le père Louis Nicolas peut-il écrire vers 1674 :

Estant arrivé de l'Ancienne France dans les Indes, je m'estois persuadé qu'en quittant toute la délicatesse des Grecs, l'éloquence des Latins, la gravité des Espagnols, la gentillesse des Italiens et la politesse des François, j'avois dit adieu à toutes les belles sciences et qu'il ne me falloit désormais plus penser qu'à m'attacher à une langue la plus barbare du monde, et qu'au lieu que j'estois parmi des gens policés dans nostre Europe, je devois désormais converser avec des nations qui n'avoient rien d'humain et qui n'estoient point retenues par aucune loys, ny divines, ny humaines. Il est vray que je n'ay pas esté surpris dans mon attante touchant l'humeur des barbares; mais il faut que j'avvoue que j'ay esté dans le dernier estonnement lorsque, après une estude recherchée de plusieurs années, j'ay descouvert tous les secrets d'une des plus belles langues de l'univers⁸².

Cette première synthèse nous montre donc la richesse et la diversité de la production d'écrits en latin, les textes du XVII^e siècle étant davantage tournés vers l'aspect religieux de la mission en Nouvelle-France, où s'écrit une page nouvelle de l'histoire du christianisme, et ceux du XVIII^e siècle, plus scientifiques, où le latin est moins la langue de la religion que du savoir. Il reste bien des textes à découvrir, des bibliothèques et des fonds d'archives à explorer, mais il est clair, je crois, qu'on ne pourra plus désormais oublier l'apport du latin à l'histoire littéraire et culturelle du Québec et du Canada.

82. Père Louis Nicolas, préface à sa *Grammaire algonquine*, dans *L'algonquin au XVII^e siècle : une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du père Louis Nicolas*, éd. Diane Daviault, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, p. 19-20.